



FÊTE NATIONALE DISCOURS DU 14 JUILLET 2025

Ils sont tous alignés. En ordre impeccable. Qui défilent sur les Champs Élysées. Soldats de plomb aux uniformes hérités de la Grande Armée. Descendants de cette immense armée de la République devenue Empire. De ce « petit caporal » aux rêves de spectre et de couronne. Depuis l'Arc de Triomphe, mémoire de tant de combats Européens, jusqu'à la place de la Révolution devenue celle de la Concorde. Sous leurs pieds se déroule le tapis magnifique, grandiose, de l'Histoire de France. De sa superbe.

Et la France est fière de tant de bravoure brodée aux oriflammes, aux fils d'or. De ces pourpoints somptueux. De ces fourragères rutilantes, des épaulettes fringantes, de ces décorations étincelantes. De tant de courage et de sang versé pour la liberté, l'égalité, la fraternité. Autant de prétextes à « exporter » le modèle républicain aux monarchies conjurées. Napoléon à la tête de ses troupes. L'Armée d'Austerlitz jusqu'à Tilsit, du soleil de ce monarque au rayonnement de Soult et de Bernadotte, des chevauchées de Lannes et de Murat semant la déroute dans la retraite ennemie. Du tsar qui renonce. Du traité de Presbourg. De Napoléon victorieux à Iéna. De Davout à Auerstaedt. De la conquête de Berlin jusqu'à celle de Moscou ! France de gloire. D'épopée révolutionnaire.

Et tant d'autres combats gravés dans le marbre sous l'arche sacrée. Eylau, Somosierra, Cordoue, Cintra. La cinquième coalition, celle des batailles d'Essling et de Wagram, de Friedland. La logique de la Révolution : tenir face aux royaumes coalisés, et les terrasser aux idées comme au sabre. Lodi – Arcole – Aboukir...

Nos hommes défilent, porteurs de la fierté de leurs prédécesseurs, de ces ors de la Garde républicaine, de ces brandebourgs des chasseurs à cheval, de ces lames scintillantes des dragons, des officiers des fusiliers-grenadiers de la garde, des capotes et des chapeaux de ces voltigeurs, des redingotes d'apparat de ces marins

de la garde Impériale à Trafalgar. Fière jusque dans les défaites que l'on impute aux trahisons.

Et la France admire les souvenirs de grandeur, récite les noms de Wagram, Carnot, Kléber, Léna, Marceau, Friedland, Hoche. Des rayons de cette étoile scintillante en plein cœur de Paris. Toutes ces batailles épiques où nos soldats se sont illustrés pour un idéal révolutionnaire, autant que sacrifié par l'admiration de leur chef ou l'amour de la Patrie. Troupes auréolées de noms de lieux de batailles, d'actes d'héroïsme, de victoires magnifiques et de défaite sanglantes, parfois. La Berezina. Vladimir ne l'a pas oubliée. L'orgueil de Koutousov.

Cette Armée qui s'est illustrée sur tant de champs de batailles, qui a fait trembler l'Europe jusqu'à continuer de hanter les cauchemars du Tsar actuel. Qui s'est taillé une réputation grandiose sur tant de théâtres d'opération des cinq continents au fil de deux siècles. Guerres coloniales, de conquête et de libération, des rêves d'empire, plus grands encore, et de casques bleus. De sacrifices aussi. Drakkar.... Camerone, Kolwezi, n'est-ce pas, Hans... Diên Biên Phu... Une armée d'idéal républicain et de fraternité dans la conscription.

La transposition de l'article 3 de la Constitution : « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation ». Et l'Armée, c'est la Nation ! »

Pourtant, rien n'était dessiné ainsi, de cette grande armée de 1804, ou l'on livre 185 000 hommes durant le consulat, et pour la porter à 980 000... plus de 2 millions de soldats durant l'Empire... Jusqu'aux 8 millions de soldats mobilisés pour la première guerre mondiale...

Une grande armée née de la Révolution française qui en est le berceau de sang mêlé - Car le royaume de France n'a pas d'armée issue du peuple, jusqu'alors.

Tout a démarré le 12 juillet 1789, avec l'annonce du renvoi de Necker, qui déchaîne la foule, excitée par Camille Desmoulins. Le peuple promène en cortège les bustes de Necker et du Duc d'Orléans. Ils sont chargés devant les tuileries par un détachement du « Royal Allemand », considéré par Louis XVI comme plus sûr que les troupes Françaises que l'on garde surtout pour le décorum et les dragonnades, parfois. D'ailleurs, les gardes françaises font cause

commune avec le peuple qui se mobilise en ce 14 juillet 1789. Ils fraternisent. Ils roulent les canons comme ils sont les premiers à lâcher Versailles, à tirer contre la prison de l'ancien Régime, symbole de l'arbitraire. A trancher la tête du gouverneur Delaunay et à la ramener toute sanguinolente aux pieds de la Convention. Non, assurément pas sûre, cette armée là...

Cette armée française n'existait pas, avant l'acte fondateur de la révolution... avant la fête de la fédération de ce 14 juillet 1790. L'armée de l'ancien Régime ne comprenait alors que la maison du Roi, les troupes de lignes, en nombre bien limitées en temps de paix, et les milices provinciales. Des troupes recrutées par « les racleurs » à prix d'argent qui ne connaissaient qu'une discipline relâchée et une formation sommaire.

Encadrées par les commandants aux grades élevés qui sont réservés à la noblesse, qui les recevaient en achetant les « brevets ». Rien de comparable avec ces Suisses, ces Polonais, ces étrangers qui sont autant de mercenaires. Aguerriés. Disciplinés, eux. Entraînés. Dévoués. Mais jusqu'où ?

C'est la constituante qui va tout changer : qui fait disparaître la Maison du Roi et les milices débandées. Qui affecte l'Armée de ligne - suspecte, car commandée par ces Nobles honnis - uniquement à la Défense extérieure.

Et l'on crée alors le Service Intérieur, en le confiant à une institution nouvelle : la Garde nationale, composée de tous les citoyens « actifs ». Dont les officiers sont élus. La Garde nationale, ancêtre de l'armée française d'aujourd'hui, composée de « soldats - citoyens », dont avaient rêvé les philosophes.

Une chimère qui reste à construire, lorsque La Fayette fait tirer sur les manifestants et perpétue le massacre du Champs de Mars le 17 juillet 1791. Ce sera finalement la menace extérieure qui soudera le peuple dans son armée. Dans la défense de la révolution et de jeune République. Valmy, et Dumouriez qui commande l'armée de la France révolutionnaire. Dumouriez le héros avant que devenir félon, qui établit la ligne de défense, en Argonne. Qui se retire sur le plateau de Valmy avec ses 470 000 hommes. Dépenaillés, en uniformes disparates, mal armés, de fourches, de faux, de carabines, d'espingoles ; la plupart fraîchement enrôlés dans les faubourgs de Paris. Avec leurs bonnets rouges. Sans autres munitions que leur ardeur à défendre la République. Et le 20 septembre 1792, les 34 000 Prussiens en ordre impeccable, eux,

manœuvrant comme à la parade, se heurtent aux troupes de Kellermann qui venaient de rejoindre celles de Dumouriez. Une canonnade, un duel d'artillerie qui ne décimera que 500 hommes dans les deux camps. Et les nôtres qui dégainent l'arme absolue, l'arme fatale, la Marseillaise. Criée, hurlée à tue-tête. Un défi, une bravade.... Et une seconde salve de « Vive la nation ». Et ça marche. La dissuasion fonctionne. Les soldats français en haillons viennent d'arrêter l'infanterie Prussienne. Net. Aucun stratège de Prusse n'avait prévu ça...

Valmy n'arrête pas seulement l'invasion. C'est la première victoire de la Révolution française. C'est l'acte fondateur de l'armée de notre pays. Et cette étrange bataille, cette superbe victoire est relatée par l'écrivain Goethe dans sa « campagne de France ». Les citoyens - soldats, en bonnets phrygiens aux cocardes brandies au bout des baïonnettes, sont terribles. De détermination, de foi, de soif d'en découdre... de jusqu'au-boutisme... de générosité, de sens du sacrifice... Aucune commune mesure avec une armée de métier qui est payée pour se battre, pas pour succomber. Eux sont venus pour donner leur vie pour un drapeau que l'on a assemblé à la hâte. Dont les coutures tiennent à peine.

La meilleure armée du monde venait de reculer devant les jeunes soldats de la révolution. Grandiose. Émouvant.

Armée naissante de la France ; de l'armée de la révolution française à la Grande armée, en passant par celle de la patrie en danger du 11 juillet 1792.

La confirmation après le baptême du feu. Le 10 août, 600 fédérés marseillais sous la conduite de Barbaroux, suivis des Gardes Nationaux et des manifestants des faubourgs ouvriers de Paris, approchent des Tuileries. Aux ordres royaux de déposer les armes, les troupes du roi, les excellentes troupes que sont les Suisses, les derniers remparts de la royauté, hormis La Fayette, sont massacrés.

Il n'y a désormais qu'une seule armée. Celle de la convention. Un rempart de citoyens, autant extérieurs contre les coalisés, qu'intérieurs contre la sédition. À Jemappes, le 6 novembre 1792, Custine victorieux écrit à cette Convention ses impressions de commissaire aux armées. « On doit se maintenir dans un état guerrier. Le retour de nos soldats augmenterait partout le trouble, et nous perdrait ». Guerre aux châteaux, paix aux chaumières, prétendrait-on sous l'Ancien Régime tombé avec la tête de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Une tête de Roi que l'on jette « en défi à l'Europe ». Tremblez, tyrans !

Clairvoyance. Partagée par Dumouriez qui a compris la stratégie de Robespierre et qui trahit, qui passe à l'ennemi après Neerwinden, le 18 mars.

L'armée est désormais entre les mains d'officiers issus du rang, qui n'ont que leur bravoure et leurs faits d'armes pour gagner du galon, et devenir généraux. Que dis-je ? Maréchaux à tour de sabre et de charges de cavalerie.

Comme les constituants et la convention avaient eu leurs chantres, Marat, Danton, Saint-Just, Robespierre, l'armée va couronner ses chefs. Et les soldats de l'an II, ceux de la levée en masse du 23 août 1793, vont suivre le rapport de Barère. Dont l'article 1^{er} mérite d'être reproduit : « dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. Les jeunes iront au combat, les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances ; les femmes feront des tentes et serviront dans les hôpitaux ; les enfants mettront le vieux linge en charpie ; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République ». La France est devenue une armée.

La République n'est qu'une grande ville assiégée. Il faut que la France ne soit plus qu'un vaste camp. En décembre de 1793, 570 000 hommes de 18 à 25 ans avaient été envoyés aux armes. L'armée du peuple était en place. Et les défaites révolutionnaires avaient entraîné une vaste épuration du commandement, qui allait remplacer les officiers. Que fallait-il préférer : les capacités techniques ou le loyalisme révolutionnaire ? Les deux étaient rarement réunis dans le même homme. Carnot réussit à découvrir quelques jeunes chefs de grande valeur, intrépides, ambitieux, issus de haut rang, tous aussi militaires que révolutionnaires. Hoche, fils d'un palefrenier, caporal en 1789, général à 25 ans. Marceau, soldat à 16 ans, Général à 23 ans. Kleber, fils d'un maçon, Jourdan, Pichegru, Davout, Moreau, Bonaparte... Tous généraux jeune, enthousiastes, qui réinventent la tactique, qui, aidés dans leur tâche par les représentants aux armées, donnent à leurs troupes l'ardeur au combat. Et qui sont à la pointe de tous les assauts.

Saint-Just, envoyé en Alsace pour ranimer le moral des troupes évacuées de Mayence : « soldats de l'armée du Rhin, méprisez l'ennemi que vous avez devant vous. Il ne vous a pas vaincus. Il vous a trahis ». Carnot met en œuvre,

une tactique et une stratégie nouvelle. On porte les troupes en masse sur un point du front, submergeant l'adversaire sous le poids du nombre, au chant de la Marseillaise. Il faut toujours attaquer. L'offensive est permanente. Ainsi l'armée révolutionnaire conserve le contrôle des opérations, tient en alerte l'ennemi qui ne sait où l'attaque va l'atteindre. La guerre devient plus rapide. Il n'est plus nécessaire de prévoir des cantonnements et d'alourdir par des convois la marche des troupes. L'intendance suit. Et si elle ne suit pas, tant pis. L'ardeur est partout.

Et les victoires pleuvent. Dès l'automne 1793, l'invasion est stoppée. Par la victoire de Hondschoote, Houchard débloque Dunkerque assiégée par le duc D'York. Victorieux, on le décapite tout de même pour ne pas avoir poursuivi les survivants de l'armée défaite. Jourdan, le remplace à la tête de l'armée « Sambre-et-Meuse ». Il est rejoint par Carnot. Il délivre Maubeuge que l'armée autrichienne de Caubourg, a envahie. Victoire à Wattignies. Hoche déloge l'ennemi de Wissenbourg. Il délivre Landau assiégé depuis deux mois et l'an II n'est pas avare de victoires non plus. Jean Bon Saint-André déjoue le blocus anglais ; l'amiral Villaret-Joyeuse intercepte les navires ennemis au large d'Ouessant. La flotte hollandaise, bloquée par la glace est capturée par nos hussards !...

Une armée qui balaie tout sur son passage... et qui gagne !

Ces armées de la révolution sont prodigieuses. Elles taillent en pièce le prince de Cobourg à Fleurus, Pichegru et Jourdan sabrent côte à côte en Hollande. Dugommier expulse les espagnols du Roussillon. Moncey pénètre en Navarre.

« Les victoires s'acharnaient sur Robespierre » jubile Barère. Non. C'est l'armée du peuple qui gagne- partout.

Même contre les insurrections de l'Ouest, celle de 1793 alimentée par la ferveur catholique... ce n'est pas pour la monarchie, mais contre la conscription militaire que les paysans vendéens se soulèvent. Contre ce décret du 24 février qui ordonnait la levée de 300.000 soldats de plus. Contre ces registres tenus dans chaque commune ... Désormais, socle de l'armée... pour engager les volontaires. Et gare ! Si le nombre est insuffisant, les jeunes hommes et les célibataires seront inscrits d'office. Et le 12 mars 93 c'est le soulèvement. Dans cent villages. Saint-Florent, Cholet, Marais Breton... 20.000 révoltés

massacrent les républicains. Les bleus contre les blancs, l'armée se divise. Les Chouans, au sacré cœur en étoffe rouge surmontée d'une croix, conduits par charrette ; D'Elbée, de La Rochejaquelein... et les bleus menés, par une haine furieuse... « 93 » de Victor Hugo. Un carnage. « Si je recule, tuez-moi. Si j'avance, suivez-moi. Si je meurs, vengez-moi ». Et l'Armée de la République encore amputée de tant de volontaires, que l'on envoie encore vers l'Alsace.

Qui deviendra fer de lance de la Grande Armée. Inépuisable, la Grande Armée, de près d'un million d'hommes que l'on abonde avec celles des Etats conquis au passage... pour mieux occuper l'Europe avant de la mâtiner avec les Généraux de Napoléon. L'armée dans le creuset incandescent des idéaux révolutionnaires, soudée dans la coulée des lignes de défense contre les extérieurs, galvanisée par le sang versé lors des épurations parisiennes. Tout ce sang versé pour la liberté. L'armée qui va conquérir l'Europe, que les constituants s'étaient pourtant engagés à ne pas atteindre en déclarant dès le 12 mai 1790 : « les constituants et la Nation française renoncent à entreprendre aucune guerre dans le but de faire des conquêtes ». Une armée trahie par son plus grand chef, La Fayette, qui s'est décidé, à son tour, à rejoindre l'armée du marquis de Bouillé, près de Metz, le 18 avril 1791.

Et tant de manifestations de communion du peuple avec son armée ; sur la foi des idéaux de la révolution française, sur celle des communes, à la base de la conscription... pendant deux siècles, jusqu'à la décision de revenir à l'armée de métier.

L'État, la nation, l'armée, la commune, le citoyen... tout cela défile devant nos yeux, avec les régiments « tirés à quatre épingles » sur les Champs Elysées. Avec les blindés, la Gendarmerie, la Police, les hélicoptères, les avions.

Et comment ne pas évoquer l'engagement de chacune et chacun d'entre nous, devant les séquences de l'histoire de notre pays, lorsque la patrie est en danger, lorsque survient une menace - existentielle - qui nous permet non seulement de nous rassurer devant le déploiement de nos forces, autant que de nous affirmer à répondre « présent »...

Et je ne résiste pas à l'envie de rappeler ici que dans ce contexte de crise économique, de menace russe sur l'Europe, de guerre en Ukraine, et de tant d'agressions « asymétriques », de dangers qui se précisent, d'un conflit de

haute intensité... Notre commune, notre petite commune - parcelle du tissu conjonctif de la nation - n'a pas hésité à allouer une aide de 10 euros par habitant, soit 64 000 euros à la défense de notre pays. Pas grand-chose en somme, un petit geste, à notre mesure – mais qui a du sens dans la nécessité de relever la garde, aujourd'hui, ensemble. De soutenir notre Armée. De nous mobiliser à ses côtés. Car afficher la fierté ne suffit pas. Il n'y a pas d'amour pour le drapeau ; il n'y a que des preuves d'amour pour la Patrie.

Car c'est cette conception des rapports entre le citoyen et sa défense, entre la commune et notre armée, qui se rappelle à nous. Autant que l'esprit de Valmy, de Jemmapes qui mérite d'être animé, alors qu'il est encore temps.

Ce geste, Le Lavandou l'a accompli et peut en être fier. Immensément.

Et je ne résiste pas non plus à vous donner lecture de la lettre de monsieur le ministre de la Défense, Sébastien Lecornu :

« *(Cet)* effort national de réarmement est indispensable au regard du contexte international et de l'évolution des menaces qui pèsent sur notre sécurité.

Votre délibération (du 31 mars) s'inscrit dans cette dynamique. En effet, après des décennies de renoncements budgétaires, le budget de nos armées est passé de 32 milliards d'euros en 2017 à 50,5 milliards d'euros cette année. En 2030, il aura plus que doublé.

Je tenais ainsi à vous remercier pour cette initiative qui illustre votre engagement en tant que maire, mais aussi l'attachement et la confiance de l'ensemble des habitants du Lavandou à l'égard de nos forces armées. Par ce geste, vous démontrez que la défense est l'affaire de tous ».

Voilà qui est dit. Et compris. Être citoyen, être patriote, ne se résume pas à regarder les troupes défiler le 14 juillet dans le concert des fanfares, et à applaudir. Notre engagement pour la nation française mérite, exige une symbiose de chaque jour avec le drapeau tricolore... et encore plus la manifestation de l'Union Nationale derrière nos soldats, en toutes circonstances, autant que ce 14 juillet, notre fête nationale.

Soyons cette « réserve active » prônée par notre Ministre de la Défense, cette Arrière solide qui partage l'effort des premières lignes. Ces Anciens « qui

excitent le courage des guerriers ». Ces citoyens engagés qui contribuent à « l'économie de guerre », à fournir les armes de défense, autant qu'à dissuader tout agresseur... « Et si quelqu'un venait à y toucher, nous serions prêts à mourir à ses pieds... » Ces Marseillais de l'armée de Sambre-et-Meuse... Soyons craints, déterminés, dissuasifs de ces bonnets phrygiens levés en masse, comme à Valmy... parce que nous y sommes... Et garants de la paix, autant que de notre liberté et de notre indépendance. Parce que UNIS.

« Pour être libres dans ce monde, il faut être craints. Pour être craints, il faut être puissants », suivant le Président de la République, hier soir à l'hôtel de Brienne. Alors soyons cette France de courage et d'ardeur. De grandeur.

Vive la République, vive la France, vive l'Armée française.

Gil BERNARDI
Maire du Lavandou